

La mousson est arrivée le 8, avec un jour d'avance et sans grand tapage, puis elle s'est rendue invisible quelques jours, a réapparue le 20, pour laisser la place à une chaleur accablante que les multitudes de bestioles qui elles, l'acclamaient bel et bien, nous forçant à nous réfugier sous les moustiquaires la nuit pour nous résoudre à ne pas dormir durant des jours sinon dans un bain de sueur. Et à ce jour, on attend toujours la dramatique tapisserie qui la précède souvent : une armée d'éléphants noirs crachant du feu, juste comme ceux décrits dans le Ramayâna au sujet de la mythique bataille de Kurukshetra et qui forme de droit l'avant-garde d'une vraie mousson.

Et pourtant, nous avons eu notre éléphant géant. Je l'avais rencontré sur la route et son cornac m'avait reconnu. Je l'ai invité et un jour, voilà que notre pachyderme se présente au portail heureux d'arracher avec sa trompe nos belles fleurs grimpanes jaunes (les 'trompettes dorées pour amateurs de nectar' (locifera). Comme nous étions du même âge paraît-il (il avait 70 ans et ne travaillait plus dans un cirque), on s'est vite compris, et je lui ai fait accepter des melons d'eau de la part du minuscule Rana qui applaudissait lui-même à tout rompre, sous les petits yeux benoîts et facétieux du bon géant. Quelle joie pour les enfants...et nous tous !

Nous avons pu tous ensemble aller au bord de l'eau dans le Golfe du Bengale. Un pique-nique de deux jours qui a enchanté petits et grands. Il fallait voir les plus jeunes courir après les gros crabes chinois écarlates qui émaillaient la plage tandis que les plus grands s'avançaient audacieusement avec leur grand-père dans de l'eau qui n'avait encore que 40 centimètres de profondeur après trois kilomètres. Mais déjà de belles vagues suffisantes pour faire peur aux plus grandes filles ! Quant à notre petit indien faisant des vaguelettes dans l'Océan Indien, Rana, -toujours lui- il semblait être à Brindavan (le septième ciel hindouiste). Fatigant, et certes bien court répit dans notre vie chargée, mais appréciable et apprécié par tous. On y reviendra !

Les années filent et défilent si rapidement, et pourtant parfois, voilà que le temps passé nous rattrape. C'est ce qui m'est arrivé ce samedi 17 juin. J'avais été invité à Pilkhana, ce cher vieux slum où j'ai vécu 18 ans des plus belles (et dures) années de ma vie. J'ai retrouvé l'ancienne assistante sociale de SSS, Lucy Sabitri, toujours égale à elle-même bien que perclus de rhumatismes et toujours entourée dans sa petite pièce d'une invraisemblable cour de miracles de personnes qui y vivent, y demeurent à demi, y passent et repassent, ou viennent pour la première fois, envoyées par des gens qui ont promis que 'Didi fera tout pour vous'. S'y trouve aussi la vieille maman en détresse d'une des jeunes malades mentales de ICOD. Bref, ce dont j'étais témoin quotidien il y a 35 ans, se poursuit sans que le temps ne semble avoir pris quelque chose sur la situation. Ce qui était est, et selon toutes probabilités sera. Impressionnant exemple de dévouement sans faille de cette brave Lucy qui, même si elle doit accuser son âge et ses maux, refuse de baisser les bras...et en profite pour continuer de m'utiliser. « Dada, voilà le fils du Pandit qui va vous conduire chez son père où une catastrophe a eu lieu » Et me voilà parti, comme au bon vieux temps, mais plutôt clopin-clopant, à travers les ruelles, tentant d'échapper aux embrassades, invitations, exclamations de joie mais aussi réflexions désobligeantes de ceux et celles qui s'estiment abandonnés.

Et nous voilà au pire coin du slum, à la colonie des Madrassis, tout près des rails de chemins de fer des lignes intercontinentales, dans la puanteur traditionnelle des jours d'étuves après la pluie. Et voilà le complexe des petits temples hindouistes, dédiés à une floppée de divinités dont je serais bien en peine de me rappeler les noms, malgré mon habitude des lieux. Mais

ciel, que c'est-il passé ? Un tremblement de terre n'aurait pas causé plus de dévastation que la chute de cet énorme Pipal (figuier sacré indien) de plus de 150 ans, qui dominait l'ensemble du haut de ses immenses et majestueuses branches touchant le ciel. Son tronc a une circonférence de 8 mètres à la base, ses énormes racines servant de bancs pour les palabres. Un peu plus haut, il atteint encore 5 mètres. Lors de l'ouragan de mai qui nous avait causé quelques dégâts, à 4 heures du matin il s'est abattu réduisant toutes les habitations sous son poids à un amoncellement de ruines. Les deux petits-fils ont été extirpés dessous une branche qui les a protégé, mais ont du passé plusieurs semaines à l'hôpital. Par un hasard, attribué à l'intervention miraculeuse du Seigneur Hanuman, le dieu à face de singe, il n'y a pas eu d'autres victimes. Je ne puis moi-même pas expliquer comment, tellement extrême est la dévastation. Leur croyance est d'autant plus ferme que comme par miracle, le temple lui-même n'a rien eu. Actuellement, une armée de volontaires découpe les branches de 3 mètres de diamètre et le tronc. Tout le voisinage s'y est mis, et c'est grand plaisir que de voir combien cet humble prêtre et sa femme sont aimés. C'est qu'ils ont derrière eux toute une histoire que je me plais à conter, comme je l'avais certainement fait dans une lettre à ma famille en ces temps dits héroïques.

Mon adresse a toujours été le lieu-dit « Fakir Bagan, le Jardin du Fakir ». Ce fakir, mort en fin des années 60, a encore son impressionnante statue de deux mètres dans la cour : le type même de l'anachorète indien, avec sa barbe et ses cheveux débordants, en position de lotus. Sa fille, la prêtresse, a marié peu après mon arrivée un jeune poujari (prêtre) et c'est alors qu'on s'est pris d'amitié. Ils m'ont aidé à ouvrir une école avec les Frères de Mère Teresa et le 'Parrain' du coin. Après deux ans, désespérés de ne pas avoir d'enfants, ils sont venus un jour me demander conseil car ils se proposaient d'adopter un bébé. Je n'ai pu que les encourager et les ai envoyé chez Mère Teresa avec un mot d'introduction. Après moult prières, ils ont décidé de prendre, au milieu de centaines d'orphelins, sans choisir ni son sexe, ni son état de santé, le premier bébé venu. Et les voilà qui me ramène une fragile fillette (c'est déjà en soi extraordinaire) de deux mois, souffrant du deuxième ou troisième degré de malnutrition. Comme je leur faisais remarquer qu'elle n'avait que peu de chance de vivre, ils m'ont rétorqué en chœur : « C'est elle que le dieu Krishna nous a envoyé, c'est elle qui sera notre enfant » Admirable foi, admirable dévouement, admirables gens !

Comme il fallait le prévoir, et malgré d'intenses soins, le bébé ne pu survivre plus de trois mois. Désespoir. Incrédulité : « Comment le dieu a-t-il pu nous faire ça ? » Ne le sachant pas plus qu'eux, j'ai essayé de leur faire comprendre qu'ils partageaient ainsi les épreuves et souffrances de tas de mamans qui venaient à leurs sanctuaires et qu'ils fallait qu'ils fassent confiance malgré tout. Pour mieux partager leur douleur, je leur ai dit que je prierai moi aussi Jésus (dont ils vénéraient une grande image polychrome) et que Dieu n'avait pas dit son dernier mot. Et voilà qu'après un an elle accouche d'un garçon, et qu'ils décident de lui donner, en plus de son nom hindouiste, le nom de Jissu-Jésus. Ce qu'il portera fièrement pendant ses années d'enfance. (Plus après, car on a du se moquer de lui !) C'est ce fils, devenu maintenant professeur d'école, qui m'attendait chez Lucy-Sabitri, pour m'accompagner chez son père. Le couple a eu d'ailleurs un autre garçon deux ans plus tard. Et maintenant, c'est une famille de 8 personnes qui est dans le malheur. Mais ils gardent, comme tout indien, intacts leur foi au dieu qui les a protégé si visiblement. Me voyant arriver, ledit prêtre mon frère se prosterne et annonce à la foule qui s'est rassemblée : « Je vous ai souvent parlé de mon frère docteur, c'est une réincarnation de Krishna. Il fera tout pour nous comme il fait pour... etc. » On m'a tellement attribué de réincarnations que j'avoue ne plus très bien savoir de quelle déité je descends, les musulmans n'étant pas les derniers à me coller une généalogie assez proche de la famille du Prophète (mais quand même pas trop, car je

reste mécréant !), et certains chrétiens eux-mêmes semblant prêts à m'attribuer je ne sais quel pouvoir occulte (Heureusement que ces pauvres gens n'ont pas lu « Da Vinci Code », sinon, ils n'hésiteraient peut-être pas de me mettre dans la descendance de Marie-Madeleine, par Europe interposée puisqu'il semble maintenant certain que je ne suis né en Suisse que pour mes péchés, ayant été puni dans une de mes vies antérieures indiennes). Ainsi va la foi populaire, et mes dénégations ne changent rien à leurs certitudes. Ni aux miennes d'ailleurs, étant si bien chevillé à Jésus-Christ comme queue d'aigle en mortaise que le meilleur des ébénistes ne pourrait m'en arracher !

Et voilà une bien longue histoire, mais je pense qu'elle valait son pesant d'or et méritait la peine d'être racontée. Seule la conclusion n'en n'est pas évidente car je n'ai actuellement aucune possibilité de les aider, ayant plus de dettes que d'argent comptant ! Garderont-ils leur foi en moi ?

Et puis le 15 juin, ce fut ma première sortie importante hors de la prison qu'était devenue pour moi ICOD durant ma si longue convalescence. Malgré les cris d'orfraie poussés par mes amis, je me suis décidé à répondre à l'appel de Wohab et de l'accompagner à 250 km. de là pour distribuer les clés des nouvelles maisons bâties dans le village qui avait brûlé (voir Chr. d'avril).

Le long de la frontière du Bangladesh, c'est le royaume de l'armée. Il nous a fallu attendre leur bon vouloir, car les officiers se fichaient éperdument de ce qu'on faisait pour ces 'bons à rien'. Il faut dire que la plupart des soldats sont hindouistes et viennent d'autres Etats du Nord et beaucoup semblent considérer tout indien musulman vivant de ce côté comme des bangladais illégalement entrés. Alors que dans notre village en question, ils sont ici de père en fils depuis des siècles. Mais autant l'armée se méfie d'eux, autant ils la considèrent presque comme une armée d'occupation à cause de leur arrogance, leur mépris et leurs déprédations. Car les vols de bétail sont fréquents, les coups aussi. Les filles ne trouvant aucune sécurité, n'osent pas aller au collège. Les femmes sont brimées et leurs paniers de marché inspectés et...vidés parfois du plus beau poisson. Et les amendes de pleuvoir sur les hommes. Et dire qu'il sont là pour les protéger ! Nous avons finalement dû véhiculer un officier (plutôt furibard) le long de la frontière durant 25 km. Blockhaus, nids de mitrailleuses, guérites, trous d'hommes, mitraillettes partout, vérifications constantes. Six séries de barbelés entourent les milliers de Km de la frontière. Et de l'autre côté, l'armée bangladaise semble encore pire, car leur soldatesque pille, rançonne, viole et tue, d'après les dires de tous les réfugiés. Je n'avais rencontré une telle frontière qu'entre Israël et la Syrie sur les hauteurs du Golan, entre les deux Corées, entre la Bulgarie et la Grèce et entre la Grèce et la Turquie. Enfin, entre la Pologne et l'URSS du côté de Bialystok et bien sûr, entre les deux Berlin. Que de frontières encore aujourd'hui. Que de millions d'hommes et de femmes souffrant encore de se trouver sur le 'mauvais' côté d'une ligne artificielle de démarcation ! A notre parfaite indifférence d'ailleurs, en commençant par la mienne.

Bref, nous avons terminé le voyage sur un char à buffles à longues cornes recourbées, la route étant complètement défoncée. Deux heures parmi ces musulmans de bout du monde, si démunis et pourtant si reconnaissants. Comme j'aimerais pouvoir vous dire leur histoire. Et vous narrer leurs histoires ! Mais il a fallu repartir, **sur un attelage de grands zébus blancs à hautes bosses cette fois-ci.** Notre officier était devenu tout ému : « Jamais je n'aurais pensé que des hommes puissent aider comme ça d'autres hommes d'autres religions ». Il n'en revenait pas et nous a promis qu'il en parlerait à ses supérieurs et qu'il n'oublierait jamais lui-même cette journée de sa vie. Ainsi se font les conversions : peu de mots mais un partage...

Ces 500 km. m'ont bien entendu mis sur les rotules, mais je n'ai rien regretté. Et en juillet, j'ai déjà promis d'être de trois 'ballades inspections' dans trois autres districts.

Sur ces entrefaites, Rajkumari-Princesse, la fille de 16 ans de Gopa, reçoit le résultat de ses examens de **Bac. Elle a non seulement réussi, mais a passé dans les 8 % qui se sont retrouvés en première division.** Sur 760.000 candidats au Bengale, 64 % seulement ont passé dans une des trois divisions. Quand au Bac + 2 (2 ans supplémentaires pour les admissions à l'université), il y a eu 1 million 190.000 candidats dont 75 % ont réussi. Ce qui signifie un terrible engorgement dans les universités. Même pour 'Princesse', il lui a fallu un mois pour se faire admettre au collège supérieur, après avoir couru dans 6 écoles de trois districts à cause du nombre restreint de place, rendant sa mère malade de fatigue par la même occasion. Seuls les étudiants qui ont plus de 85% de points (en fait 3-4 % seulement de ceux qui ont passé en première division) peuvent se faire inscrire. L'élite de l'élite. Quelle bagarre ! Si il y a donc eu près de deux millions de candidats au Bengale pour les deux examens, il y en a eu plus de 18 millions en Inde. Les universités débordent...Ce qui explique néanmoins la qualité des candidats qui passent. Car alors ils sont tous brillants, excepté quelques fils à papa ou de politiciens auxquels la corruption ambiante a attribué de faux diplômes. Qui, si, détectés à temps se retrouvent, père et fils, et à juste titre, en prison ! C'est donc dans ces résultats et ces chiffres que résulte la fameuse 'réussite indienne'. Un autre jour, je vous dirai le sort des 60 % de ceux et celles qui ne passent pas, et des 40 % qui sont éliminés bien avant le Bac ! C'est toute l'histoire de l'autre Inde, de celle où je vis, qui n'est pas faite de brillants résultats, mais de désespoirs, de suicides et de misère ! Et c'est chaque jour en ces deux mois d'admission que des parents éplorés viennent nous voir...En vain malheureusement.

Feux de la rampe sur ICOD : « Shipra Petite Rivière », une de nos handicapée (polio) s'est mariée ce 29 juin. Orpheline, son père a été assassiné il y a 10 ans par un de ses oncles qui revendiquait son terrain. Sa femme s'est enfuie de peur et n'est plus jamais revenue. « Petite Rivière » et sa jeune sœur avaient alors moins de 10 ans, et l'aînée a été admise à Belari ABC, avant de retourner chez elle il y a trois ans pour aider sa vieille grand-mère, toute seule avec la plus jeune...qui a pu se marier. Shipra est revenue il y a six mois pour faire vivre sa grand mère à laquelle ICOD attribue un petit pécule contre le travail de sa petite-fille qui aide nos plus jeunes enfants. Joyeuse, entraînante, aimante, elle nous est si précieuse qu'après le mariage, elle reviendra ici. Son mari est d'accord. En attendant, c'est sur nous que sont retombés tous les frais du mariage...Pas gratuit par ici ! Comme je suis le tuteur officiel, cela dépend formellement de moi de trouver et de faire accepter le garçon, et même si ça a été un peu un 'comme si', il reste que tout se fait en mon nom. Cela me fera une famille de plus à suivre au moment des fêtes...ou des problèmes.

Mais l'autre jour, pour la première entrevue avec le futur mari, que de rires quand la belle fille du marié gronda sa fillette de 15 ans en lui disant : « Fi, ne regarde pas ainsi en face le grand-père blanc avec ces yeux de vache (= yeux doux), va t'asseoir plus loin ! » et qu'elle s'entendit répondre : « Eh, ogo, maman, mais moi je veux me marier avec lui ! » Bien entendu, j'ai repoussé le mariage à plus tard, ce qui a redoublé les rires et rempli la pauvre petite de confusion. Nos mentalités occidentales ont beaucoup de peine à saisir ce type de comportement, et je dois dire qu'il m'est aussi difficile qu'à vous de l'accepter. Mais je le peux le comprendre, car la beauté ici n'est pas question de jeunesse, d'âge ou de fin visage, mais simplement de blancheur. A ce jeu je bats tout le monde. Excepté les musulmans descendants directs des arabes ou persans, (parfois fort clairs) et les fiers brahmanes du

Cachemire, avec souvent des yeux bleus, se disant occasionnellement descendants d'Alexandre le Grand. Mais ces deux classes étant peu nombreuses au Bengale, je me retrouve, moi, vieux tordu, avec les beaux ! Ah ! Que la beauté est traîtresse, comme l'ont chanté tous les poètes y compris les écrivains sacrés de toutes les religions.

Hier, 30 juin, nous réservait une surprise de taille. Alors que nos deux jeunes, accompagnés de Gopa, se présentaient au bureau d'enregistrement des mariages, voici que le représentant du père du gars, son beau-fils, surgit comme un diable se sa boîte pour signaler que sa famille n'a plus rien à voir avec cette union et qu'aucun de ses membres ne sera présent aux cérémonies : » Que mon fils fasse ce qu'il veut et qu'il aille au diable » est la traduction la plus fidèle de son attitude. Comme le beau-frère a accepté de signer avant de filer, l'enregistrement civil a eu lieu. Et voilà nos tourtereaux qui se présentent à ICOD la tête basse : » Nous sommes mariés, mais il n'y a aura plus rien... » En fait, ils ne paraissaient pas trop malheureux de se trouver débarrasser, lui de sa famille et elle de sa belle-famille. **Mais un mariage ici n'est valide que religieux**, et cela requérait solution immédiate. Nous nous trouvions le bec dans l'eau et il fallait trouver le courage de se jeter à l'eau. Ce que nous fîmes illico : envoyer chercher un prêtre-poujari (le coiffeur du coin) qui accepterait de célébrer l'union ce jour même. Faire immédiatement tous les achats. Emprunter à l'une ou l'autre des bijoux juste pour ce jour et un anneau pour l'époux(on les avait commandé chez l'orfèvre, mais ce ne serait prêt que pour le jour auparavant fixé), préparer la grande salle de ICOD, tresser les guirlandes de fleurs, dessiner les 'alpona' (dessins artistiques) sur le sol, donner congé aux gosses, leur faire mettre leurs habits de fête, acheter et préparer la nourriture pour tous les travailleurs qui resteraient jusqu'à minuit, inviter quelques personnes ...et même respirer. On me fit enfiler à mon corps défendant des habits reçus pour mes anniversaires précédents, un superbe habit de satin et un 'dhoti' bengali de soie, tout vêtement que je refuse énergiquement de porter à l'extérieur. Mais il faut savoir aussi accepter de faire plaisir et finalement, contre l'avis du Père Chevrier, je me suis laissé mettre sur mes 31. Hélas, ce n'est ni la première, ni la dernière fois que l'hypocrisie prévaut sur l'humilité !

Et à 19 heures, on pu ouvrir les festivités. Ce fut une cérémonie de trois heures fort réussie, et tout le monde se déclara enchanté, y compris nos nouveaux mariés qui regagnèrent, épuisés mais jubilants, la chambre décorée contiguë à la mienne que les filles, conformément à la coutume, bloquèrent dans des éclats de rires sans fin pour obtenir contre argent sonnant du jeune époux le droit d'entrer avec sa nouvelle épouse. Je ne vous décris pas cette cérémonie, car j'aurais bien souvent l'occasion de le faire plus tranquillement lors des prochains mariages de nos orphelines

Les travaux si importants que nous menons depuis 6 mois seront pratiquement tous terminés en juillet sauf deux. Je vous en parlerai alors en détail pour vous prouver –s'il en est besoin- que nous ne sommes pas encore tout à fait inactifs. Même dans cette moiteur à peine supportable sans la pluie que nous attendons toujours. Et ensuite et dieu merci, ralentissement jusqu'en fin de mousson.

Mon enthousiasme pour les **Championnats du monde de football** se réduit à un coup d'œil perpendiculaire sur les six pages couleurs des journaux. Juste pour écouter l'actualité. Mais, que la force du mollet m'indiffère ; que l'attraction de millions de dollars me répugne ; que le chauvinisme outrancier des nations m'attriste (ce ne sont même pas leurs propres nationaux) ; que la puissance des forts sur les plus faibles qui peuvent les acheter et réduire à néant à coups d'argent la chance d'une petite nation africaine ou autre ; que celui qui se vend au plus offrant (cf. Le Real Madrid et Ronaldo ou Ronaldhino, je mélange !) me semble inique ; de

même que les injures et les échauffourées des ‘fans’ débordants de haine...Oh, je sais, il y a de bons côtés et le spectacle reste superbe pour beaucoup. Aussi, je ne chicanerai personne sur son opinion. Mais pour moi, ces ‘panem et circenses’ sont une insulte aux milliards de miséreux...qui pourtant suivent ces jeux. On me dit ici que je ne serai jamais indien parce que je n’aime pas le cricket et que je n’y comprends goutte. Mais quand ils me voient avoir la même attitude devant le football qu’ils croient être une ‘valeur’ occidentale, alors, ils sont choqués. Donc, je suis aussi impossible pour les indiens que pour vous. Il faudrait bien que je me le tienne pour dit : je ne serai jamais une vedette puisque je ne serai jamais le leader Panurge ! Pauvre de moi qui refuse de suivre nos pauvres et débiles élites !

Bonnes vacances pour vous tous et bienvenue à ceux et celles qui se sont annoncés.

Gaston Dayanand